

Tu me libères

Philippe Rousseaux

Vie nouvelle

Tu avais 33 ans lorsque tu es entré dans la Vie. J'avais 33 ans lorsque tu es entré dans la mienne, par surprise, totale, fulgurante. Elle en est depuis totalement renouvelée, lumineuse, ardente. Tu n'en sortiras plus. Alors je ne peux écrire comme si tu n'étais pas là, au cœur de moi, devant moi, si loin devant, si proche au-dedans. Tu es dans ma gorge, qui essaie de se laisser traverser par ton souffle léger et inouï. Tu es sous mes doigts qui martèlent les touches de ce clavier en cherchant ta pulsation, celle avec laquelle tu ne cesses de frapper à ma porte. Comment pourrais-je parler de toi à la troisième personne ? Cela ne se fait pas.

Je ne peux rien écrire qui vaille sans t'écouter d'abord. Je veux que ma parole ne soit que le bruit de mon écoute. Je ne peux parler de toi qu'en te parlant. Car je ne connais de ton visage que le visage de notre relation. Tu n'acceptes de naître que pour être ce que je fais de toi, et de n'être rien – de naître pour rien – si je ne fais rien de toi. C'est dans cette union périlleuse d'engendrement mutuel que nous nous faisons l'un l'autre, que nous sommes faits l'un par l'autre, l'un pour l'autre. Par toi, avec toi et en toi, j'apprends à vivre dans cette dépendance radicale, paradoxalement proportionnelle à ma liberté. Tu m'as montré l'exemple : tu es l'homme le plus libre et le plus docile qui soit, jusqu'au plus pur et jusqu'au si faible et ultime souffle du *omi* que tu dis à la vie.

Je m'adresse donc à toi. Ce n'est qu'en te parlant que j'ai quelque chance d'être, pour d'autres, une parole. Par cette question : « qui dites-vous que je suis ? », tu nous rassembles au-delà de ces pages. Et malgré nos réponses qui parfois te défigurent et continuent de t'écarteler à la démesure de nos divisions, tu ne perds jamais confiance en Celui qui les transfigure en communion, en un festin de noce, en une fête qui change en vin – et quel bon vin ! – l'eau de ma vie qui s'écoule inexorablement, mais qui par tes largesses n'abreuve pas en vain la terre. Car tu me fais prendre au sérieux cette hypothèse que *tout est grâce*. Par cette question : « qui dites-vous que je suis ? », que tu me supplies de maintenir *vivante* et à laquelle tu n'exiges aucune réponse définitive de peur qu'elle ne t'enferme à tout jamais dans une caricature, tu te fais relation, tu te fais chemin, vérité et vie. Tu m'apprends ainsi que la vérité que je cherche, comme la vie, est un chemin qui, tout au long de mes pas, offre à mon regard des aspects changeants, d'une diversité et d'une richesse prodigieuses, qui me pressent, dans le déséquilibre permanent de la marche, d'aller de l'avant avec confiance, et réfrènent ma tendance à vouloir te séquestrer dans un mausolée étriqué, étouffant, stérile. Je ne crains pas le péché (dont tu me libères) mais l'immobilisme (qui m'empêche de te suivre !). Tu es celui qui me met en mouvement, en vie, en toi, par envie de toi.

Manne

Les auteurs et les lecteurs de ce livre, contemplant ta face, te font croître en déployant l'offrande de ta présence. Ils élargissent de la sorte l'espace de leur tente. Chacun pourra se nourrir de cette manne en fonction de ses besoins, pour le bien du corps entier. La manne (*man-hou* signifie en hébreu *qu'est-ce que c'est ?*) est ce que je ne connais pas, et qui pourtant est la seule nourriture possible dans mes déserts dont tu fais, malgré tout, un jardin, un paradis. Cette manne que tu m'offres est donc avant tout une question, une question qui nourrit. Tu es là, comme question, quand je manque de tout, et tu me nourris par ton corps livré qui te révèle, en

m'invitant à faire de même en mémoire de toi, pour mes frères et sœurs en humanité. Ils sont là, tu me les donnes comme manne de ce jour, *en corps* et toujours. Ils sont là et tu es là, sous leurs visages et dans leur peau : serai-je assez bête pour mourir de faim ? pour me priver de cette vie en abondance ?

Ma famille (qui est aussi la tienne), mon épouse (qui me fait époux, comme toi), mes enfants (qui me font comprendre ce que c'est d'être père et fils, comme toi), mes amis (qui m'appellent aussi « ami », comme toi), tous ceux que je croise et la foule innombrable de ceux que je ne croiserai jamais ailleurs qu'en toi : tous me nourrissent de ton seul corps. Tous font de toi chaque jour mon vis-à-vis, et c'est à travers eux, très concrètement au quotidien, que je peux te donner ma vie. Car tu as faim de moi. Tu me cherches bien plus que je te cherche. Dès l'aube.

Mission

Mais je te traque aussi sans relâche ! Je te scrute obstinément, dans la prière et les Écritures où tu aimes jouer à cache-cache. Je me réfère inlassablement à toi en tout ce que j'entreprends, à travers la mission que tu me confies et à laquelle j'ai l'immense joie de consentir comme je le peux : celle de clown, de théologien et d'enseignant. Une mission si paradoxale, si profondément triple et une, qui m'autorise à jouer, à jouir, à danser, à créer, comme vous le faites, incessamment, tous les trois. J'y plonge chaque jour avec délice. Baptême renouvelé lorsque, sans te quitter des yeux, je forme ces enseignants, éducateurs, soignants ou artistes, faisant mon possible pour te laisser leur parler et les toucher, par mes lèvres autant que par mon corps, toi, le seul maître, l'unique pédagogue, le thérapeute par excellence, le plus grand des créateurs.

Cette mission se fait également Pâque fidèle lorsque je m'aperçois que c'est lorsque je suis le plus clown – il te ressemble tant ! – que je suis vraiment théologien ; et que c'est lorsque je suis le plus théologien que je suis vraiment clown ! Tu es le plus grand clown que je connaisse. Que le lecteur ne s'offusque pas, car « le clown rassemble toute la condition humaine. Il est chacun d'entre nous. Le clown rejoint l'homme même dans la souffrance, dans toute sa misère. De fait, lorsque l'on rit du clown, c'est de soi que l'on rit. Toutes les misères qui lui arrivent, ce sont nos propres misères. Il nous rejoint dans nos pauvretés comme le Christ au cours de sa passion. Il y a une similitude entre la figure du Christ et celle du clown. Comme le clown offre du bonheur aux autres, le Christ vient offrir le bonheur aux hommes. Heureux ! Heureux ! Heureux ! Ce sont les mots des béatitudes. Mais je crois qu'on ne peut être heureux que lorsqu'on accepte ses pauvretés. Passer du clown au Christ, c'est une expérience magnifique¹ ». Et celui qui, parmi nous, refuserait d'être ce clown qu'il est de toute façon sans le savoir, risquerait fort de s'ôter toute chance de te rencontrer. Car tu m'as montré au prix de ton sang que c'est lorsque tu scandalises ou lorsque l'on rit de toi, lorsque tu es humilié, ridiculisé et rejeté plus bas que terre – tu es descendu aux enfers ! – que tu me donnes la plus grande leçon de théologie. Inversement, tu ne cesses de me faire prendre douloureusement conscience – comme à ceux de ton époque – que si je m'entête à *faire* le théologien, je risque fort de n'être qu'un misérable pitre.

Dieu

Aussi, en venant proclamer « heureux les pauvres ! », tu refuses de n'être qu'un dieu-doudou, véritable idole et fléau de notre temps, qui pourrait m'empêcher de naître à cette vie qui, pour croître et engendrer à son tour, a besoin de déchirer le voile, mes voiles, ma vieille peau, ma carapace, mon bunker, mon abri anti-christique. Et tu pries infatigablement pour moi et pour ceux qui font tout pour se croire en bonne santé, riches et puissants, vivant bien au chaud, ne connaissant ni la guerre ni la solitude, et qui se trouvent être finalement les plus à plaindre car ils

¹ Yves Patenôtre, Archevêque de Sens-Auxerre.

n'ont pas besoin de toi. Délicatement, mais d'une main ferme, tu m'apprends à crier au secours, à te demander de venir à mon aide : un apprentissage qui fut aussi le tien sur la Croix. Tu m'y invites avec insistance, malgré mon effroi. Car tu sais que je n'imagine pas à quelle libération cela m'appelle. C'est parce que tu en as fait toi-même l'expérience que tu peux maintenant, à ton tour, me libérer. Tu m'as déjà libéré de l'absence, d'un univers sans Dieu – celui de mon enfance – terriblement vide ; mais aussi de la présence compensatrice d'un Dieu fabriqué de mains humaines, tout à tour idole meurtrière ou potiche ornée de dorures et de dentelles. Tu as pris soin d'« évangéliser » Dieu avant de me le présenter. Il est fait, me dis-tu, à ton image et à ta ressemblance. Il vient par toi, simplement, sans fioritures, comme un ami, m'accompagner durant mon passage. Tu me dis que « Dieu est amour » en prenant bien soin de me dire en même temps que cela ne m'en apprend pas sur Dieu mais sur l'amour. Tu me libères ainsi de cet amour que je me concocte, qui m'arrange et qui n'est Dieu en aucune façon. Il n'en est que sa contrefaçon mielleuse, douceuse, confortable, plaisante, psychologisante ou même théologisante, convenable, consensuelle et, pour tout dire, pitoyable, affligeante et funeste.

De même, tu me demandes d'être très prudent – et pédagogue – lorsque je proclame que tu es Dieu ou Fils de Dieu. Car si toi, Jésus, tu es Dieu, cela ne m'en apprend pas sur toi, mais sur Dieu, le risque étant sinon de faire croire que tu ressembles à mes petites idées sur Lui, à ces divins *ersatz* qui pullulent sur le marché du spirituel. Dieu est Amour, oui, mais à condition de bien comprendre que c'est en Le contemplant et en Le fréquentant qu'on fait l'expérience sublime du véritable Amour. Toi, Jésus, tu es Dieu, oui, mais à condition de bien comprendre que c'est en te suivant qu'on fait l'expérience du véritable Dieu. Et je crois que tu n'es Dieu qu'à la mesure enfouie de ton humanité. Dieu ne pouvait s'accomplir qu'en devenant l'homme que tu es, au service de tous, pour la vie du monde. Renversement de notre regard. Scandale. Folie. Encore et toujours libération !

Libération

Tu me libères d'une religion de la performance, de celle où il faut tout savoir sur Dieu ou de celle que j'aurais à choisir parce qu'elle serait la meilleure. Tu me libères d'avoir à choisir car c'est toi qui m'a choisi, pour que je vive, pour que j'entende ta voix et écoute ta parole qui, seule, est féconde. Elle est dès maintenant à ma portée, à portée d'oreille, à portée de bouche, à portée de main, à portée de cœur et de corps. Par elle, tu me libères d'avoir à posséder la richesse, la beauté, la toute-puissance et surtout l'intelligence, sous le poids imaginé de laquelle je risque si souvent de succomber. Tu me demandes de ne pas me prendre trop au sérieux et d'accueillir ma pauvreté, mon imperfection, mes échecs et ma profonde bêtise, sans lesquelles je ne peux te rencontrer. Tu me libères ainsi du salut que j'essaie de me bâtir à la force des poignets. Car ton salut est bien plus désirable encore. Il me fait passer de l'acariâtreté à la louange : ce n'est pas parce je bosse que mon nom est inscrit dans les cieux mais que parce que mon nom est inscrit dans les cieux que je bosse ! Je n'ai plus qu'à cueillir ton imprévu, plus important que mes projets. Je souhaiterais tant apporter la Bonne Nouvelle au monde entier ; mais tu me dis qu'il me suffit de la porter. Ton fardeau est si léger. Tes montagnes se déplacent comme des petits cailloux, alors que si souvent, de mes grains de sable, je fais une montagne...

Tu me libères d'avoir à donner pour aimer. Aimer, c'est d'abord recevoir. Tu n'as pu toi-même donner ta vie qu'en la recevant du Père. Et dès que je la reçois de toi, tu me libères de la pire des morts, celle qui prend les apparences de la vie, celle qui consiste à garder ma vie pour moi au lieu de la donner à mon tour. Tu me libères de l'angoisse d'un bien-être à préserver en me donnant ta paix, en m'invitant à consentir à l'inconfort, en me faisant éviter l'impasse inquiète d'un cheminement spirituel en milieu molletonné, capitonné, ouaté, rembourré et garni. En m'invitant à veiller, tu me libères de l'endormissement et du cocon spirituel, intellectuel, familial, professionnel et amical qui me recroqueville, m'assèche et m'asphyxie. Tu m'indiques un

raccourci vers la joie en te suivant dans ta *kénose*, ton abaissement, ton anéantissement. Tu me libères de la peur de mourir car tu me fais accorder davantage d'importance à *la* vie qu'à *ma* vie.

Tu me libères d'avoir à faire ce que je veux, car il n'y a pas de plus sublime liberté que de vouloir ce que je fais, que de consentir à ce qui m'arrive, sous ton regard indulgent et impatient, sans tarder, *au-jour-du-oui*. Tu n'es toi-même qu'un *oui* à la volonté du Père. Quand il m'arrive de l'oublier – si souvent, hélas ! – ou quand ma prière te demande d'accomplir les si misérables « miracles » auxquels j'aspire secrètement, tu ne désespères pas et viens avec persévérance me libérer d'*avoir* à être le centre, d'*avoir* le souci de vivre pour moi-même, d'*avoir* à gérer mes petites affaires humaines, de *vouloir* m'en sortir tout seul. Bref, tu me libères de cette ahurissante revendication d'*avoir* toujours plus qui me conduit à la sinistrose, à la haine et au désespoir. Tu refuses que je devienne un amer chronique, un fade grisâtre, un besogneux grincheux, un faux sceptique ou une fosse septique, avec tout ce qu'elle contient quand elle est accusée un trop-plein ! Et tu m'arraches alors, parfois violemment, aux songes creux du monde. Tu chasses et tu disperses ce qui me perd, car je suis ton Temple. Tu me désincarcères des prisons dorées que je me reconstruis chaque jour. Tu m'évides et me libères d'une préoccupation de moi-même. Tu me rends la joie d'*être* sauvé.

Tout en tous

Toi qui es la Parole, vivante, énergique et plus acérée qu'aucun glaive à double tranchant, tu pénètres jusqu'à diviser âme et esprit, articulations et moelles. Tu me libères car tu ne veux pas que je te suive sans te faire confiance, et je sais que toi-même me suivras où que j'aie. Chaque jour, je te donnerai l'occasion de me répéter : « Philippe, il y a si longtemps que je suis avec toi et tu ne me connais pas encore ? » (Jn 14,9), ou encore : « Philippe, sais-tu que tu me fais vivre, que je t'aime, que j'ai besoin de toi, et que je te fais confiance ? ». Oui, je ne sais pas encore qui tu es, mais tu vis en moi et cela me suffit. Tu es celui dont j'ai peur et que j'aime sans trop savoir pourquoi, celui que je proclame parfois piteusement pour masquer mon manque de foi et d'amour, celui qui me justifie et celui que j'utilise pour me justifier. Mais mon corps, si faiblement encore eucharistié, connaît déjà la joie profonde, d'autant plus profonde qu'elle a jailli en plein milieu de ma vie. Je t'en prie, écarte encore davantage mes chairs, entres-y et prends-y toute la place. Je veux te la donner et pleurer à chaque fois que je ne le ferai pas. Je veux qu'elle contienne ta vérité aux mille visages, ceux qui te sont attribués dans cet ouvrage et tous les autres encore à découvrir en s'approchant de toi toujours plus près, en se penchant vers ta poitrine. Par eux, tu es déjà tout en tous. Si on voulait décrire un par un tous ces visages, tous tes visages, le monde entier ne pourrait, je pense, contenir les livres qu'on écrirait.

Le 13 février 2012,

Philippe Rousseaux